

Difficile, la poésie ?

LIONEL RAY¹

Poète et essayiste, France

Résumé

Notre époque désapprend la poésie. Considérée souvent difficile, trop allusive, énigmatique, les médias s'en détournent. Elle devient quasiment clandestine, quelque chose d'intime, pour quelques adeptes avertis. Mais paradoxalement, les poètes et les lieux d'édition n'ont jamais été si nombreux. Tout semble indiquer que le besoin de poésie est en nous profondément ancré. Qu'est-ce donc la poésie pour nous en ce moment ? Je résume ici mon projet, remis en cause à chaque étape de mon écriture : « Des mots furtifs en images brèves, j'accomplis mon métier d'oiseau : je ne m'attarde pas ».

Le poème est-il trop « extrême » ? Peu soucieux en tout cas de représentation, il ne cherche pas à figurer une réalité toujours fuyante, sauf à donner visage à cette fuite même.

Quant au poète, il n'existe que dans ce qu'il écrit, ici et maintenant, dans le déploiement des mots sur la page.

Mots-clés : poésie contemporaine, vie immédiate, identité, l'éphémère, l'inachevable.

Abstract

Our times unlearn poetry. Often seen as something complex, elusive, and enigmatic, the media stay away from it. It thus becomes something secretive, an intimate personal experience, accessible only to connoisseurs. Paradoxically,

¹ Né en 1935, agrégé de lettres modernes, professeur honoraire de chaire supérieure, membre du comité de la revue *Europe*, Lionel Ray a reçu pour l'ensemble de son œuvre poétique le prix Goncourt de poésie en 1995 et le Grand Prix de poésie de la Société des Gens de Lettres de France au printemps 2001. Il préside l'académie Mallarmé.

La plupart de ses livres de poèmes sont disponibles aux éditions Gallimard, Paris. Quelques titres récents dans la collection blanche : *Pages d'ombre* (2000), *Matière de nuit* (2004), *L'Invention des bibliothèques* (2007), *Entre nuit et soleil* (2010). Dans la collection Poésie/Gallimard : *Comme un château défait* suivi de *Syllabes de sable* (2004).

Il est aussi l'auteur de divers essais : *Le Procès de la vieille dame. Éloge de la poésie* (La Différence, Paris), et de deux monographies aux éditions Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui », Paris : *Rimbaud* et *Aragon*. Aux éditions Turquoise, deux anthologies : *Non à la guerre* (2006) et *Voix de femmes* (poèmes et photographies du monde entier, 2012).

De nombreux livres d'artistes avec des plasticiens, peintres et graveurs. Ses poèmes ont été traduits en une vingtaine de langues. Plusieurs revues lui ont consacré un dossier spécial, les plus récentes : *Siècle 21*, n° 20, Paris (printemps-été 2012), colloque Lionel Ray, Paris-Sorbonne et *Transkrit*, n° 4, Luxembourg (mars 2012) pp. 5-65 (poèmes traduits en allemand par Odile Kennel).

however, never have poets and poetry publishers been so numerous. Everything seems to suggest that the need for poetry is firmly embedded in ourselves. What is poetry for us at present? I dare summarize here my project, challenged at every step along the way: "Elusive words in brief images, I perform my daily toil like a bird; I will not be delayed."

Is poetry "extreme"? At any rate, it does not care much about representation; it does not attempt to sketch an intangible reality, except in portraying the countenance of that intangibility.

As for poets, they only live through what they write, in the here and now, as words unfold on the page.

Keywords: contemporary poetry, material life, identity, ephemeral, inexhaustible.

La poésie dans nos sociétés actuelles est tenue en marge, ignorée. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas une intention de récit ou tout au moins quand celle-ci existe (rarement depuis Baudelaire), elle n'est pas essentielle. Elle n'entre pas dans le champ de la communication ordinaire, elle n'a pas pour visée de transmettre une information. Rien d'utilitaire. La poésie est un mode d'expression particulier, différent de tous les autres. Sa manière d'exister dans la langue est sans commune mesure avec toutes les autres. Aussi ne la trouve-t-on nulle part ailleurs que dans le poème, pas plus dans le roman que dans les couchers de soleil.

Difficile, la poésie ? Trop allusive, énigmatique ? Au reproche qui lui était fait d'obscurité, devant « l'agression », Mallarmé répondait que « des contemporains ne savent pas lire sinon dans le journal ». Un poème n'est ni un reportage, ni un conte, ni un discours scientifique, ni un bulletin politique, ni une recette pour vivre mieux.

Mais notre époque désapprend la poésie qui est le lot de quelques adeptes avertis et non du grand nombre. Les grands médias s'en détournent. La voici devenue quasiment clandestine. C'est quelque chose d'intime, loin des projecteurs. Certes l'école, l'université, font de la résistance mais la désaffection, l'indifférence du public est presque générale. On lit de moins en moins de poésie, on n'en a pas le temps et... « moins on en lit, moins on est capable d'en lire » disait récemment Jacques Roubaud. Pourtant – est-ce paradoxal ? – les lieux d'édition pour des recueils, des livres, des anthologies de poèmes, n'ont jamais été aussi nombreux et les revues (éphémères, et de faible tirage) se comptent par plusieurs centaines en permanence (quand l'une disparaît, une autre apparaît). Pierre Seghers, au plus fort de son activité éditoriale, parlait de 40 à 50 000 poètes en France, ayant publié ici ou là. Depuis un demi-siècle, cette activité d'écriture et de publication ne s'est pas ralentie. La bibliographie de certains des poètes d'aujourd'hui affiche 30 ou 50 titres. Les mots *poète*, *poème*, *poésie* apparaissent fréquemment, dans toutes sortes de discours, il n'est pas de termes plus vivants que ceux-là, même s'ils désignent souvent n'importe quoi (comme le mot

« surréaliste » dévalorisé et fourvoyé en synonyme de « absurde », « irrationnel », « abracadabrantique »...).

Tout semble indiquer que le besoin de poésie est en nous profondément ancré. Chercher à le satisfaire par d'autres moyens que le travail des mots, hors du poème, est une facilité et une aberration. Trop difficile ? Paul Claudel lui aussi a répondu à l'objection : « Les mots que j'emploie, / Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes. Pas aucune de vos phrases que je ne sache reprendre. / Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne les reconnaissez pas ».

* * *

La poésie, c'est beaucoup plus que la poésie. La poésie est toujours dans ce « beaucoup plus ». « Ça a toujours kékchose d'extrême / un poème », écrit Raymond Queneau. Cette manière d'être dans la langue, marquée par la différence et l'intensité, ne ressemble à aucune autre parce qu'elle est une manière d'hommage rendu au langage et aux mots. Guillevic aimait à dire lorsqu'on lui demandait de définir la poésie : « la poésie c'est autre chose ». Peut-être se souvenait-il d'une phrase qu'Hugo inscrivit au dos d'une enveloppe, sans contexte : « Je suis quelqu'un qui pense à autre chose ».

Comme la peinture, la poésie invite à un voyage mental. C'est leur façon à toutes deux de conjurer le vieillissement, l'usure, l'oubli, l'absurde, la mélancolie. S'il y a échange ou dialogue entre peinture et poésie, c'est que l'une et l'autre donnent à voir, elles montrent le visible pour faire voir l'invisible. Le dire est en débat avec l'indicible comme le voir est ouverture sur le non-visible. Paul Claudel nous invitait à plonger « au fond du défini pour y trouver de l'inépuisable ».

L'idéal du peintre comme celui du poète : peindre l'inachevé (ou *l'inachevable*) et cela toujours demeure qui ne finit pas. Maître de la nuit en mal d'aurore, il peint les limites incertaines de la terre et du ciel. Et c'est le non-fini qui fait le charme, et le non-peint comme le non-dit qui est en soi une autre couleur et un dire d'une autre nature que la parole ou la couleur.

Le poète comme le peintre procède à une sorte de reconstruction de l'univers, c'est sa manière à lui de puiser au plus profond du sens et de le révéler. Comment voir de l'intérieur de l'ombre ? Comment parler de l'intérieur du silence ? Quelle est donc cette voix qui rêve à l'intérieur du bleu ? Comment s'inscrire au cœur du temps ? Comment répondre à ce long gémir et cette faim en nous, cette impatiente voix qui nous pousse à passer à l'acte dans l'exaltation qui est notre lot et grâce à quoi peindre des fumées ou un monde sans ombre est devenu possible comme explorer

la nuit des choses, leur abîme et leur ciel, ou entrer dans ces paysages qui vont au loin s'effacer, absorbés par de vastes horizons ? Toute peinture comme toute poésie est interrogative.

Quant au papier... « support indigne » selon Francis Ponge, à la différence de la pierre ou du bois, du marbre où s'inscrivait, gravée, l'antique écriture. Ou de la toile. « Le blanc souci de notre toile » dit Mallarmé songeant à l'angoisse du poète (ou du peintre) devant « le vide papier que sa blancheur défend ». Support ingrat ? Le dictionnaire pourtant offre à la rêverie de nombreuses possibilités. Je m'étonne que nul n'ait songé à exploiter ces appellations : papier brouillard, papier d'oiseau, papier de montagne, papier court, grand papier, papier volant, papier tracé, papier terrier, papier mâché ou mouillé, papier plat, etc. Beau papier.

C'est en effet sur le papier que je fais provision de mots. « Ils sourdent de la page » dit Francis Ponge. Les mots passent par lui, ou dessus, mais non ! Il les retient, captifs en quelque sorte, même si à l'exemple des oiseaux de branche en branche, ils peuvent ensuite voler de bouche en bouche, ou plutôt de bouche à oreille. Cette blancheur dont je suis enveloppé quoique dans l'aplat sans défaut, toute horizontalité, plage de papier pur dont le grain imperceptible est d'une merveilleuse finesse, avec quelque chose de paisible... Le « vide papier » me rassure plus qu'il ne m'angoisse : il est toujours possible, à partir de rien, de faire quelque chose.

Serait-il impénétrable ? Qu'il garde en soi, précieux, le secret de mon attente.

* * *

Il faut voir dans l'inspiration un état actif d'écoute et d'accueil. Paul de Roux à son sujet parlait d'une « forme supérieure de l'attention ». Je comprends : attention à la vie qui suit son cours, aux personnes et aux choses, aux événements ; attention à soi-même, à « l'espace du dedans », à la mémoire. Je n'oublie pas que c'est de Mnémosyne, la Mémoire, que sont issues les grandes muses inspiratrices.

Si j'ai acquis au fil des années, au fur et à mesure de ce que j'ai pu lire et de ce que j'ai pu écrire une certitude, ce n'est rien d'autre que ceci : si la mémoire est la muse, le vrai sujet de tout poème, c'est l'absence. Non pas l'oubli mais l'absence. « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. » (Camille Claudel). C'est-à-dire le manque, la privation. Plutôt que d'une perte, il s'agit de l'impossibilité en nous d'atteindre à la saisie de ce monde idéal, objet de notre quête. J'écris par insatisfaction, par étonnement aussi devant l'inaccessible :

Ils vont ! Les horizons aux horizons succèdent,
 Les plateaux aux plateaux, les sommets aux sommets.
 On avance toujours, on n'arrive jamais. (Victor Hugo)

Il y a une dimension romantique du poète, toujours d'actualité : il est le voyageur, l'errant, toujours en exil, toujours aimanté par une patrie profonde, son Ithaque, toujours présente en son cœur quels que soient les changements qui s'opèrent en lui et le travaillent au point que sa vie même est faite de multiples métamorphoses. Mais le poème est un acte de présence aux choses de la vie immédiate, au monde et à soi-même, à l'être. Du moins il tente d'apporter une réponse à l'affirmation désenchantée de Rimbaud : « Nous ne sommes pas au monde. La vraie vie est absente. »

C'est dans cette mesure que le phénomène poétique est étroitement lié à une quête d'identité.

Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais en ce monde ? Qu'est-ce que le monde en moi ? Nerval, Verlaine, Rimbaud ont installé ce questionnement au cœur de leur poésie. Mais le poète n'existe que par l'écriture, il attend d'elle qu'elle le modifie et le construise en quelque sorte en tant qu'être lyrique. Ainsi la présence au monde et à soi-même s'opère dans le langage, par le travail des mots et sur les mots qui ouvre un accès possible à « la vraie vie ». Reste que JE est perpétuellement AUTRE. Nous sommes voués au change, continuellement. Être changeant, je suis ce que je deviens. Aussi le poème a-t-il pour fonction de réunir dans l'unité les multiples visages qui sont en nous. Par lui le multiple devient l'unité. Le poème est garant de l'unité.

Qui es-tu ?

*Qui es-tu dans les mots dans ce bouquet chiffonné
 Du souvenir qui es-tu dans cette asphyxie de moi-même
 Toi qui me ressembles et que je ne connais pas*

*Cette présence obscure à perte de vue dans la dérive
 Des heures et des jours cette empreinte sans dénouement
 Ce labyrinthe où passe et ne passe pas le voyageur immobile
 que je suis et que je ne suis pas*

*

*Tu n'en finis pas de perdre ton ombre
 La vie insiste et rêve
 Tu cherches le chiffre secret d'une enfance
 À l'horizon des mots anciens*

Ces trouées de lumière entre les arbres

*Tu es partout et nulle part
Tu n'es personne tu n'es rien
À peine un souffle un nuage un mot désappris
Silencieux et qui s'éteint.*

*Alors que sans vertige
Sur la plus haute branche
L'oiseau du temps
Regarde.*

*

*Tu t'es habitué au temps perdu
C'est une image renversée
Un château envahi par les ronces*

*Toutes voix confondues dans l'épaisseur du silence
Tu veilles étrangement sur on ne sait quoi*

La ville est devenue notre chambre mentale

*Les gares t'en souviens-tu ces va et vient
Qui n'en finissent pas de s'éteindre et l'horloge arrêtée*

*Cet encombrement de tout l'espace intérieur
Où ni les gestes ni les voix ne s'alarment
Et ne pèsent plus*

Le temps est un désert dans la nuit de chaque jour

*Dans les miroirs où tout s'efface
Cette buée de notre souffle
et d'invisibles traces...*

* * *

L'un de mes poèmes parle de « la géométrie heureuse du silence ». Comme Philippe Jaccottet le dit du secret, pourrait-on convenir qu'il *doit* exister une « prosodie, une syntaxe, un vocabulaire » du silence ? ou faut-il en croire Guillevic lorsqu'il affirme que la poésie est « une sculpture du silence » ? Le poème plus que toute autre sorte de discours est en débat avec le silence, il lui prête une voix, il lui donne sens.

En retour, dans un poème c'est le silence qui parle, il est actif, dynamise les mots qui semblent ne procéder que de lui seul, circule de l'un à l'autre, irradie. Le poème ne dit pas tout, il est écrit en direction d'un sens jamais explicite, il dit en ne disant pas, en laissant agir le silence.

Je pense à cette circulation des blancs entre les mots. Aux « sèves inouïes » du poème de Rimbaud. On peut les augmenter plus que ne le permet la typographie traditionnelle, on a ainsi affaire à des poèmes troués avec effet de ponctuation insistante, moments de pause pour le regard et pour la voix. Je pense aussi à ces grandes marges de silence que le dispositif strophique fait apparaître sur la page. Les silences irriguent le poème comme le sang ou la sève et le nourrissent. Il y a une vibration mesurée du silence dont résonne tout le poème et qui l'établit dans sa dimension de chant.

C'est aussi le rôle des e muets qui sont presque du silence, qui donnent au vers sa respiration, sa légèreté, sa fluidité, ouvrant les espaces du rêve. Il y a dans certains vers des « gouttes de silence » comme dit Ludovic Janvier (*Des rivières plein la voix*) – éparées, non ! mais distribuées avec soin avec des effets de sourdine comme dans ce vers de Du Bellay « Et les muses de moy comme estranges s'enfuient ». Voyez encore, écoutez les harmoniques et l'infini prolongement des finales raciniennes : « Que le jour recommence et que le jour finisse / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice / Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ». Le grammairien Martinet voyait dans la muette un « lubrifiant phonique ». Paul Claudel, lui, parle du « ballon des féminines ». Et Verlaine fait entendre presque toute la gamme des voyelles : « Au calme clair de lune triste et beau / Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres / Et sangloter d'extase les jets d'eau / Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres ». Il suffit du quasi-silence des e muets (au premier vers) et cette note, la plus pure qui soit, c'est fraîcheur pour la bouche, toute la strophe s'en trouve musicalement éclairée.

Alors, oui, peut-être y a-t-il une « prosodie, une syntaxe, un vocabulaire » du silence.

Mais ce sont les mots qui disent la vérité de l'immédiat. En ce sens il y a un bon usage des mots indissociable du bon usage de la réalité. L'un est l'autre.

En chaque mot il y a une promesse de vie, une promesse de joie, en même temps qu'il nous place sur un seuil qui ouvre sur les noces du temps et de l'espace, à la croisée de tous les possibles, de tous les chemins qui n'en finissent pas d'arriver.

Chaque mot est un miroir, mémoire furtive, et tout notre tourment naît de ne pas y reconnaître exactement notre image. Géométrie du mot comme du triangle ou du cercle. Nous en cherchons le centre, il nous fuit.

« De mots furtifs en images brèves, j'accomplis mon métier d'oiseau : je ne m'attarde pas. » Cette phrase de l'un de mes livres appelle des commentaires. « Qu'est-ce que le *simple* en poésie ? » Cette question me fut posée par l'un de mes lecteurs. Elle m'embarrasse d'autant plus que je procède par ellipse et suggestion comme le voulait Mallarmé et (idéalement) « sans rien [...] qui pèse ou qui pose » comme dit Verlaine. L'art du simple est difficile, surtout lorsqu'on se veut attentif aux états intermédiaires, entre présence et absence, entre parole et silence, « entre nuit et soleil », et qu'on s'en tient aux mots de tous les jours, ceux de la vie immédiate. À travers eux, on donne à entrevoir (tout au moins on en a l'ambition) une vie profonde, mystérieuse. Je crois qu'il y a plus de sens dans le demi-jour que dans l'éclat aveuglant de midi. Disant cela, je résume mon projet, remis en cause à chaque étape de l'écriture : « mots furtifs », « images brèves », etc. Je suis un adepte de la transparence énigmatique. Mais aussi de la célérité de l'envol, la vitesse d'écriture, le dégagement rêvé initié par Rimbaud :

Des humains suffrages
Des communs élans,
Là tu te dégages
Et voles selon.

La phrase fameuse de Montaigne, « je ne peins pas l'être, je peins le passage » est applicable à la poésie qui s'intéresse surtout à ce qui change, au fugitif, au transitoire, à l'instantané, c'est-à-dire à l'éphémère. La variabilité est son lot, la mutation et le mouvement, les métamorphoses de l'être, des lieux et des choses, de la lumière et des ombres. Le poème, lieu de *l'inachevable*, ne fixe pas l'accompli mais ce qui est promis à un impossible accomplissement.

* * *

Le poème est-il trop « extrême » ? Peu soucieux en tout cas de représentation, il ne cherche pas à figurer une réalité toujours fuyante, sauf à donner visage à cette fuite même, il est une expérience des confins, à l'écart de toute information pratique laquelle, lorsqu'elle existe, et à supposer qu'elle existe, reste marginale. Même si « mots de tous les jours » il y a.

Quant au poète, il n'existe que dans ce qu'il écrit, ici et maintenant, dans le déploiement des mots sur la page.